11.

C 62

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1276

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Robespierre en cage. 4 pl. Dialogue.

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

N°. Ier.

ROBESPIERRE EN CAGE,

Pour faire suite au Dialogue entre

MARAT ET ROBESPIERRE

ET

ROBESPIERRE AUX ENFERS. (*)

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

IL se passa quinze jours, sans que les ames de Danton et Desmoulins pussent rejoindre celle de Robespierre, c'est-à-dire un mois, car les ames n'ayant aucuns besoins à satisfaire, la nuit, le jour, tout cela est égal pour elles; enfin ils saisirent un instant où il se trouvait seul, et Danton lui dit :

Tu dois être bien ennuyé de tous les complimens que tu reçois depuis un mois.

Robespierre. Oui sans doute, mais croirais-tu qu'ils ne me font pour-ainsi-dire aucune impression ?

Desmoulins. Cela n'est pas difficile à concevoir, un scélérat de ton espèce est au-dessus des reproches.

Robespierre. Tu te trompes; dans le monde à la bonne

(*) Nous avions compté sur une gravure représentant Robespierre dans une loge grillée, nous l'avions même annoncée, mais le graveur a manqué de parole; cependant comme Robespierre est véritablement enfermé dans une loge ou cage, sinon pour une éternité du moins pour un tems très-long, nous n'avons pas cru devoir donner un autre titre à cet ouvrage que celui qui lui convient le mieux en attendant la gravure, sauf aux incrédules à se transporter en Enfer pour s'assurer de la vérité du fait, s'ils le jugent à propos.

heure, mais ici c'est autre chose, une force majeure nous assujétit à la honte, aux remords, &c.

Danton. Pourquoi dis-tu donc que les reproches dont tu as dû être accablé, ne t'ont fait pour-ainsi-dire aucune impression ?

Robespierre. C'est que je m'y attendais, c'est que la joie de n'avoir point à essuyer d'autres reproches diminue l'amertume de ceux-ci.

Danton. Si tu ne t'expliques pas mieux, nous ne t'entendrons pas.

Robespierre. Connais-tu le Journal populaire ?

Danton. J'ai connu un des rédacteurs, celui qui avait pris la qualité de directeur; il m'a donné dans le tems les deux premiers Numéros, mais je n'en ai pas vu d'autres.

Robespierre. Tu n'as rien vu; il y en a un dans lequel il est dit que la peine de mort est une sotise, il y conseille d'enfermer dans une loge grillée, comme je le suis ici, les grands coupables; juge de mon désespoir si j'avais été condamné, à mon âge, à subir cette peine mille-fois plus cruelle que la mort, à me voir visiter tous les jours, à toutes les heures, pendant peut-être quarante ans, par tous les français l'un après l'autre.

Desmoulins. Ma foi tu l'aurais pourtant bien mérité, et je ne suis plus étonné de ta joie d'y avoir échappé, c'est sans doute pour cela que tu n'as pas fait guillotiner le directeur de ce Journal, dans lequel la faction a été dénoncée, il y a au moins un an; car si Danton ne le connait pas ce Journal, je le connais moi; Philipeaux me l'a fait voir, lorsque j'étais avec lui dans les Champs Elisées et j'ai bien regretté de ne l'avoir pas connu plutôt.

Robespierre. Que nous chantes-tu avec tes Champs Elisées ? Ne nous as-tu pas dit que tu serais obligé de passer un certain temps ici avant d'y être admis ?

Desmoulins. Cela est vrai, mais j'y ai resté [illegible] six semaines avant de venir ici. Crois-tu que les juges de l'Enfer ressemblent à ceux de ton tribunal révolutionnaire que tu changeais à ta volonté, quand ils s'avisaient de ne pas s'y conformer ? Ici ce sont toujours les mêmes juges ; lorsqu'une ame n'est point coupable de crimes, qu'il n'y a que des fautes à lui reprocher, elle reste dans les Champs Elisées jusqu'à ce que son procès soit instruit, alors elle vient ici pour un tems à l'expiration duquel elle y retourne, elle a même le droit d'aller s'y promener de tems à autre.

Robespierre. J'entends, tu es dans l'endroit que les prêtres appelent le purgatoire.

Desmoulins. Ne t'ai-je pas dit que je ne souffrais pas? Dans le prétendu purgatoire des prêtres, les ames sont censées souffrir. Il n'était pas mal imaginé ce purgatoire pour tirer de l'argent des imbéciles qui croyaient que les messes pouvaient en abréger la durée.

Danton. Laissons les prêtres et leur purgatoire, et parlons du Journal populaire ; je suis bien étonné que l'auteur ne m'ait donné que les deux premiers numéros ; cet auteur m'avait été adressé dans le commencement de la révolution comme ancien avocat au conseil ; j'avais examiné ses pièces et n'avais pas voulu prendre d'argent, parce qu'il est une victime du despotisme ministériel et financier, mais il ne m'en devait pas moins de la reconnoissance.

Desmoulins. Il est incapable d'y manquer, mais il a pensé qu'ayant été envoyé dans la Belgique pour examiner la conduite de Dumouriez, tu as dû voir qu'il trahissait la France ; il pensait que tu avais empli tes poches ; il a pensé enfin que tu aurais dû instruire la Convention des projets de Dumouriez ; ton silence sur un objet aussi important, et ton inaction lors que tu as été revenu, ont

confirmé ses doutes, il en a conclu que tu étais coupable ; voilà pourquoi il ne t'a pas donné les autres numéros du Journal populaire.

Danton. Laissons ce voyage de la Belgique, ce n'est pas là de quoi il s'agit, c'est des loges grillées : j'aurais bien pu en occuper une.

Robespierre. C'est une invention dont je ne connais pas l'auteur, mais celui du Journal populaire a proposé d'en faire usage, et comme je ne pouvais l'attaquer que par son Journal, le peuple aurait voulu le connaître ; il l'aurait instruit de la vérité, et peut-être m'aurait-il conduit à une de ces maudites loges que je craignais mille fois plus que la guillotine.

Danton. Ce Journal est donc bien meilleur que les autres ?

Desmoulins. Il n'y a aucune comparaison à faire entr'eux ; ceux-ci ne disent que ce qu'a fait la Convention, et le Journal populaire dit ce qu'elle devrait faire. Il est bien malheureux pour le peuple qu'on ne lui a pas fait connaître, la révolution serait faite.

Robespierre. Ce n'est pas la faute de l'auteur, il s'est donné assez de mouvemens pour qu'il fût connu.

Danton. J'ai vu, dans le second N°, qu'il est rédigé par une société de Jacobins.

Robespierre. J'ai déjà dit que je n'en croyais rien ; mes mouchards auraient découvert ses collaborateurs.

Desmoulins. Et moi je dis que tu es dans l'erreur ; il est fait par une société composée de vingt Citoyens, tous sans-culottes du côté de la fortune, mais tous ayant eu de l'éducation ; tous n'écrivent pas, mais il y a assez d'écrivains pour fournir un N° de 60 pages par décade.

Robespierre. Il est bien étonnant que pendant deux ans

on n'ait pu parvenir à en connaître seulement un; cependant je crois que tu peux avoir raison, car les cinq derniers numéros ont été faits en moins d'un mois, ce qui forme trois cens pages et c'est trop pour un homme qui a un bureau et encore des courses à faire.

Desmoulins. Je t'ai déjà dit qu'ils sont vingt, tous ruinés, les uns par le despotisme, les autres par des banqueroutes, mais en perdant leurs biens ils ont conservé leur tête, ils n'ont par fait comme moi et beaucoup d'autres qui avons perdu la nôtre pour n'avoir pas été aussi prudens qu'eux. Le desir de nous faire connaître, la gloire d'écrire pour la bonne cause, le défaut d'expérience, la crédulité du peuple, ton adresse à en abuser, tout s'est réuni pour nous perdre !

Danton. De l'instant où ils sont malheureux, ils ont appris à être prudens; mais tu ne nous dis pas comment ils ont fait pour ne pas être connus.

Desmoulins. C'était après la journée du 17 Juillet 1791 qu'ils virent par la formation du club des Feuillans qu'il fallait bien prendre garde à qui l'on donnait sa confiance; quoique restés jacobins, ils se formèrent en société particulière où ils s'accordèrent à dire que jamais la révolution ne pourrait être faite tant que le peuple resterait dans l'ignorance; ils convinrent entr'eux de l'instruire, mais comme ils connoissaient le danger qu'il y a de dire la vérité en tems de révolution, ils convinrent en même tems qu'il n'y en aurait qu'un qui se montrerait, et que, s'il périssait, il serait remplacé sur le champ, de sorte que Robespierre n'aurait rien gagné à faire guillotiner celui quil connait.

Robespierre. Mais qui aurait voulu le remplacer ?

Desmoulins. Ils ont plus de vingt surnuméraires; tu ignores sans doute que c'est par la voix du sort que ce-

lui-ci a été mis en évidence, et qu'il est convenu que ce choix ne se fera jamais autrement; à ce moyen le patriote qui le remplacerait, aurait d'abord l'espoir d'échapper au sort, ensuite celui de ne pas être aussi malheureux que son prédécesseur : enfin quel est le patriote qui écrirait s'il craignait le poignard? Car il fallait que tu fusses aussi scélérat que tu étois et le peuple aussi bête qu'il l'est, pour que tu aies réussi à nous faire périr par le glaive de la loi.

Danton. Je t'ai déjà dit que le peuple n'est pas si bête puisqu'il t'a fait guillotiner.

Desmoulins. Dis donc qu'il *m'a laissé* guillotiner, et c'est précisément en cela qu'il a été parfaitement bête; y a-t-il eu un seul écrivain qui ait osé lui dire la vérité depuis? Que Robespierre le dise, il ne lui est plus permis d'être faux, je l'interpelle de nous déclarer ce qu'il en pense.

Robespierre. Je suis obligé de convenir que tu as raison, c'est cette faute grave de la part du peuple qui m'a enhardi, c'est elle qui m'a fait naître l'idée d'un gouvernement révolutionnaire par le moyen duquel je serais parvenu à exterminer tous les patriotes à caractère.

Danton. A propos de cela il m'a été rapporté que ton ami Dumas avait eu l'impudence de dire que sous trois mois il ne resterait pas en France un homme de lettres.

Robespierre. C'était bien notre intention, il n'y avait que ce moyen pour soutenir le gouvernement révolutionnaire et notre puissance.

Desmoulins. J'avoue que c'est ton chef-d'œuvre, l'invention de reconnaître un être suprême n'en approche pas, car quoiqu'il n'y ait pas un seul individu qui ne sache parfaitement qu'il existe un être suprême, du moins il étoit

bon que la Convention déclarât qu'elle le reconnaissait ainsi que l'immortalité de l'âme, afin d'arrêter les progrès du fanatisme, qui cherchait à persuader le contraire aux sots, et comme le nombre en est très-grand, cela a servi à quelque chose. Mais aurais-tu jamais osé parler de ton gouvernement révolutionnaire, si tu avais craint la plume des écrivains patriotes. ?

Danton. Le Gouvernement révolutionnaire est indispensable pour contenir les aristocrates et les faux patriotes.

Desmoulins. Sûrement il est indispensable, mais il n'y a que dans un état où la très-grande majorité du peuple se laisse mener comme on mène des dindons, que l'on a pu établir en décembre 1793 un gouvernement qui était établi de droit dès le 14 juillet 1789, et de fait dès le 10 août 1792. Réponds à cet argument, Robespierre, prouve-moi que l'on peut établir un gouvernement qui existe déjà.

Robesp. Je conviens que tu as raison, mais ne sais-tu pas que le charlatanisme a des droits? Si je n'en avais voulu qu'aux aristocrates et aux faux patriotes, je n'aurais pas eu besoin de jeter une seconde poignée de poussière aux yeux du peuple, la terreur mise à l'ordre du jour était suffisante, mais elle commençait à être dissipée. Pour envelopper les patriotes dans le massacre que j'avais projetté, il fallait l'aveugler une seconde fois, et par une idée neuve ou du moins qui lui parût telle; et tu conviendras que celle-ci était merveilleuse pour l'accomplissement de mes projets.

Desmoulins. Sûrement elle l'était par l'effet qu'elle a produit, mais tu n'en as eu l'obligation qu'à la bêtise du peuple de nous avoir laissé guillotiner.

Danton. Il est vrai que le peuple ne devrait jamais permettre que l'on fit le procès aux citoyens qui écrivent en

sa faveur, et sur-tout qu'on les fit mourir, à moins que leurs crimes ne fussent constatés de la manière la plus évidente.

Robespierre. Cette insouciance du peuple sur le sort affreux de Desmoulins et Philipeaux a anéanti la presse mieux que ne l'eût fait un décret : c'est ce qui a empêché l'Adresse aux Sans-culottes de paraître et une autre des mêmes auteurs qui m'est tombée entre les mains il y a plus de quatre mois, c'est peut-être ce qui a retardé la publicité de beaucoup d'ouvrages de ce genre, car s'ils sont vingt de leur société, ils ne se sont pas tenu à rien faire.

Desmoulins. Selon toi, l'Adresse aux Sans-culottes aurait donc été faite par les auteurs du Journal populaire ?

Robespierre. Peux-tu en douter puisque tu connais ce Journal qu'ils ont appelé le catéchisme des sans-culottes ? Comment se peut-il que tu n'aies pas reconnu dans l'adresse le même style, les mêmes vues ?

Desmoulins. Tu as raison, je m'en apperçois par tes observations, mais je n'y avais pas fait attention.

Danton. Il paraît que Robespierre n'aime pas les auteurs de ce Journal.

Robespierre. Il me sont indifférens aujourd'hui, mais je n'ai point oublié que s'ils avaient pu parvenir à le faire connaître, mon règne qui a été de plus d'un an, n'aurait pas été d'un mois.

Desmoulins. Te voilà bien avancé d'avoir régné pendant un an pour être dans cette cage pendant des siècles.

Se vend chez POIGNÉE et VOLLAND, Imprimeurs, rue des Noyers, N°. 34.— et chez DEBARLE, Libraire, quai des Augustins, N°. 17.